

Les petites flammes

24 MARS 2014

Suite à la réunion ouverte du 5 mars, nous avons reçu ce texte de Stéphanie Kalfon, intitulé *Les petites flammes*.

Avec son accord, nous avons pensé qu'il était important de le partager avec vous.

Défendez, partout, s'il vous plaît, les petites flammes.

La question que je me pose depuis des mois, c'est comment rendre compte de nos réels et de nos imaginaires, si on n'a plus la possibilité de fabriquer un film à notre manière ?

Et comment éviter de se retrouver contraints à faire des compromis dès la page de garde ?

On le sent, on le sait : quelque chose est menacé. Ce quelque chose, c'est la petite flamme. Ce petit « truc » fait d'enthousiasme et d'âme. Notre âme s'alarme. Nous le savons parce que précisément c'est notre métier de cinéaste : voir avant le noir, dans le noir, au delà de ce qui est visible. C'est électrique, c'est intuitif mais on l'entend au loin : la fin des petites flammes est en marche. Alors nous tous, on est en alerte. Quelque chose s'est réveillé, un pressentiment : si on ne tente pas tout ce qui est possible pour préserver tous les films et les films de tous, c'est la fin des possibles. Le risque, c'est que progressivement et crescendo, il n'y ait plus que « la presque même chose » à voir, uniforme, répétitive, déclinée. Et les innombrables variations de cette uniformité aura son public (et donc son aval par voie de conséquence), car le public simplement, comme nous, aime le cinéma.

Contre les discours de ceux qui jugent et catégorisent certains films selon leur goût personnel, leur intérêt ou l'attente fantasmatique de ce que « vient voir » le spectateur, il faut défendre le droit des possibles. C'est à dire tous les droits : celui d'être uniforme et celui d'être singulier, celui d'être différent et identique, celui de devenir qui on veut et d'en donner les images que l'on veut, dans la forme que l'on veut. Refusons l'exclusion de toutes parts. J'aimerais qu'on défende ceux qui se sentent en danger et ceux qui se sentent en sécurité, la lumière et l'ombre, les 360 degrés des possibles. Refusons les catégories qui enferment et les chiffres qui brûlent. Si on formate la forme en interdisant certaines manières de fabriquer les films, c'est

le regard qu'on affaiblit. C'est le regard qu'on (auto)censure. Et tous, au bout du compte, nous en serons rétrécis. Or je demande, que sont les cinéastes, avant tout (et après tout), si ce n'est d'abord : un regard, une capacité de rêver ?

Et comment maintenir vivace en nous cette capacité de rêver si dès l'écriture, on nous constraint jusqu'à l'étoffement ?

Et comment permettre au regard de voir au-delà de ce qui a déjà été vu, filmé, montré, si l'on ne peut plus inventer les modes de fabrication qui le laissent advenir ?

Derrière la question des salaires et de la justice sociale qui nous concerne tous, il y a la question de l'avenir. Je me demande, que deviendront les techniciens quand viendra leur tour d'être fracassés sur l'autel de l'uniformité : qu'elle soit celle de la bêtise, de la ressemblance, de l'infantilisation ou de la démagogie, et même quand elle serait la reproduction vertigineuse d'une même recette gagnante.

Pour eux aussi, amis, les places se rétréciront autant que le nombre de films.

S'il n'y a plus assez de diversité pour leur permettre de travailler, la justice sociale accouchera de son contraire : une plus grande injustice, un rétrécissement. Les techniciens aussi seront condamnés à la colère. Car le risque est grand que ce soit en « édition limitée » que se forment demain les équipes, bloquant, ici et là, pas seulement l'émergence des jeunes mais simplement, c'est mathématique, ceux qui n'auront pas été réembauchés. Certes, certains auront gagné une sécurité d'apparence mais perdu la découverte, la curiosité, l'aventure. Ils auront, à leur tour, perdu le choix. Maigre récompense.

Comment faire comprendre aux techniciens qui sont nos partenaires, nos yeux, nos oreilles, nos couleurs, nos confidents, nos amis, notre confiance et notre gage de réussite... que bientôt, les tournages risquent d'afficher « complet » ?

Et que devrons-nous ensuite céder encore comme compromis ? S'ils nous laissent seuls à nous-mêmes, nous serons seuls.

Sans compter le désastre que deviendra notre paysage. C'est un des plus grands risques, c'est même le premier qui sonne l'alerte en moi. Ai-je envie que les mêmes personnes travaillant à peu près de la même manière, sur des films fabriqués à peu près de la même façon, avec des histoires écrites variablement sur la même formule, résument l'affiche du cinéma français à venir ? La réponse est NON. Oui, je force le trait, je caricature, mais personne ne peut nous assurer du contraire.

Ce risque c'est ce que nous cinéastes, nous pouvons pré-voir, et tant pis si notre inquiétude est ironisée ou noyée dans des règlements de compte. Je ne crois pas que nous soyons ni alarmistes, ni mus par une peur fantasmée. Je crois que si on ne défend pas notre bigarrure, nous prenons le risque de devoir ressembler aux images produites dans le conformisme ; nous devrons choisir entre l'acceptation offusquée ou l'obéissance plate. Plate, comme ces images uniformes du monde. Des images auxquelles ont pourrait s'habituer vite et qui nous prendront de vitesse.

En vous entendant à la Cinémathèque, j'avais compris qu'il est possible d'allier justice sociale et créativité. Car oui, ne soyons pas schizophrènes :

nous, gens du cinéma, tous compris, ne sommes pas opposés malgré les insultes. Nous voulons tous être payés normalement, pour pouvoir vivre et fabriquer des films selon la logique de chaque histoire. Et nous voulons continuer de faire ce métier. Nous avons, la flamme, la petite flamme.

Les petites flammes, c'est ce qui nous unit, ce qui fait notre identité singulière et universelle. Ce n'est pas seulement une manière de nommer les jeunes cinéastes et les jeunes films qui ne pourront plus voir le jour dans un cadre si étangleur. Ce ne sont pas seulement tous ceux qui vont se retrouver hors la loi. C'est ce qui profondément nous rassemble et nous met en rage.

Je pense que la loi doit être un cadre pour tous les tableaux et pas un supermarché pour cadres photos. La loi doit permettre de vivre et non d'enfermer selon des valeurs ou des jugements subjectifs. Le premier scandale, il est là : nous condamner à devenir des délinquants esthétiques, des voyous de l'imaginaire. Ça m'est insupportable de penser que la loi va contribuer à normer, à borner ce qui est insaisissable et qui fait notre force : notre vitalité, notre capacité à rêver. Pour moi, la loi n'est pas faite pour ça ! Et si, par des effets collatéraux cela se produit, c'est qu'il y a dérive. Et il faut la dénoncer. On veut nous faire croire que nous sommes opposés, qu'il y a des géants et des fragiles, et donc, qu'il n'y a pas le choix. Or c'est peut-être une illusion d'optique : j'ai envie de croire que nous ne sommes pas opposés et que nous avons le choix. Justement parce que nous sommes, parce que nous avons : les petites flammes.

Les petites flammes, c'est aussi bien sûr ceux qui commencent : les jeunes cinéastes. Dont je fais partie. Ceux qui ont déjà fait un film, deux, trois films, ceux qui essayent encore de faire leur premier, et tous ceux qui y aspireront demain et qui ne sont pas nés encore. Nous, sentons une force de vent qui souffle plus brutalement qu'avant, et déjà, ici et là, certaines veilleuses s'éteignent. Il ne s'agit pas de la loi du genre ou la loi du marché (pas de chance, pas assez de place, trop de films, il faut des sacrifiés, il y a ceux qui en sont et les autres, c'est injuste mais c'est la crise). Non. Il s'agit d'autre chose que la banale difficulté à émerger dans tout milieu professionnel. Il s'agit d'une tristesse qui se répand. Un découragement, une incompréhension, un élan arrêté en vol, le sentiment que non, décidément, tout n'est pas possible... ou finalement pas grand chose... C'est à eux aussi, à nous, que vous avez fait une promesse. Vous nous avez promis de vous battre pour ne pas tuer les commencements. Pour qu'il reste une route possible, même petite et escarpée, même terriblement difficile et solitaire, nous on s'en fiche. Notre petite flamme doit rester allumée, mais il faut aussi qu'il reste un chemin. Tenez, s'il vous plaît, votre promesse à l'aube.

Et au delà. Parce que les petites flammes, pour moi, c'est notre réponse à la question : pourquoi diable faites vous, ce métier et pas un autre ?

Voici ma réponse : pour la joie.

La joie, c'est les quatre secondes dans le noir sur son siège après la pub quand le film commence et que tout est possible. La joie c'est le tremblement quand apparaît la première image sur le combo. La joie c'est de fabriquer ensemble, alors que tout a commencé dans nos chambres intérieures,

pleines de doutes et d'envie d'aventure. La joie, c'est ce petit souffle invisible qui est toujours là, fidèle ami, qui nous maintient en vie et nous maintient debout quand on se décourage. C'est ce « truc » par où tout commence : la joie d'une idée ! La joie d'une image ! La joie du collectif. C'est chaque fois qu'on commence et chaque fois qu'on recommence. Alors, amis cinéastes élus, permettez à tous les films d'être rêvés. Et à tous ceux qui se concrétisent de s'approcher au plus près ce qu'ils veulent être. Et à chacun d'entre nous - qu'on en soit au début, au milieu ou à la fin - de garder la liberté d'inventer et de s'inventer.

Défendez ce qui n'est pas encore visible, tant pis pour le paradoxe, tant pis pour les aveugles, ils nous rejoindront plus tard. Défendez ce qui n'est pas encore là, ce qui n'est pas encore tangible, quantifiable, catégorisable. Défendez notre invisible qui risque de disparaître. Défendez les commencements que vous avez été, que nous sommes, qui seront. Défendez l'horizon caché par de l'écume bruyante. L'invisible est en marche, ce qui ne verra pas le jour risque déjà d'être éteint. Ça ne se voit pas à l'oeil nu, mais au pressentiment.

Notre secours, c'est votre force, qui est aussi notre recours.

C'est ce que vous nous avez communiqué dès la première réunion à la Cinémathèque, ce que nous sommes venus dire en vous élisant, ce qu'il faut continuer à veiller. Les petites flammes.

Stéphanie Kalfon